

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

IX. — LE NOUVEAU PLAN.

(Suite)

Denis disait cela, et il y pensait toujours, il y pensait plus que jamais. La possibilité d'une union avec Angélique était devenue son idée fixe, sa préoccupation constante. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus. Son front devenait pâle, ses joues se creusaient, ses yeux s'entouraient d'un large cercle couleur de bistre.

Marguerite se désespérait de ce rapide changement, dont la malheureuse enfant ne pouvait ni comprendre ni deviner les causes. Avec une douceur d'ange et une adorable tendresse, elle interrogeait Denis. Denis restait inébranlable, et la repoussait d'une façon brutale dont il arrivait lui-même à rougir un instant après.

Enfin, il fallait que cette situation violente eût un terme. Denis souffrait trop pour ne pas accepter tout au monde plutôt que la prolongation de pareils tourments. Il prit un parti, et, pour ne pas se laisser le temps de la réflexion, il fit prier Roncevaux de venir le trouver sur-le-champ.

L'intendant-lieutenant ne se fit pas attendre. Lui aussi, depuis quelque temps, avait le front plissé et les yeux rouges.

— Capitaine, dit-il après s'être assuré que la porte était bien fermée et que personne ne pouvait les entendre, me voici, que me voulez-vous ?

Denis lui fit signe de s'asseoir.

— Roncevaux, lui dit-il, ne t'es-tu pas aperçu du prodigieux changement survenu en moi depuis quelques semaines ?

— Pour ne pas s'en apercevoir, répondit Roncevaux, il aurait fallu ne vous porter aucun intérêt, et vous savez que pour moi vous êtes tout.

— Et qu'as-tu supposé ?

— J'ai cherché, je n'ai pas trouvé. Il me semble que vous êtes l'homme de ce monde le plus heureux.

— Roncevaux, je me meurs. . . .

— Et de quoi, capitaine ? s'écria le lieutenant.

— Ne va pas rire de moi, Roncevaux ! je me meurs d'amour.

Roncevaux regarda Denis avec une stupéfaction qui n'était point jouée.

— Est-ce possible ! murmura-t-il. Puis il ajouta : Et qui donc aimez-vous à ce point ?

— Une femme que tu ne connais pas, et qu'à tout prix je veux épouser.

— Épouser ?

— Oui.

— Mais vous êtes marié ?

— Tu sais bien que non, Roncevaux.

— Sans doute, mais nous serions infailliblement perdus, si vous disiez la vérité à cet égard.

— Aussi ne la dirais-je point. . . . il est d'autres moyens.

— Lesquels ?

— On peut devenir veuf, balbutia Denis.

Roncevaux pâlit.

— Oh ! s'écria-t-il avec une violence indignée, songeriez-vous donc à tuer Marguerite ?

— Non, certes ! je n'aime pas à verser le sang, et, d'ailleurs, à quoi bon ?

— Que ferez-vous donc ?

— Il faut qu'elle vive, mais qu'elle disparaisse et qu'elle passe pour morte.

— Mais comment ?

— Rien n'est plus facile, et pour cela je compte sur toi.

— Sur moi ? répéta Roncevaux, tandis qu'une rougeur ardente remplaçait la pâleur livide de son front et de ses joues.

— Tu vas louer, sous un nom quelconque, une petite maison parfaitement isolée.

— Et ensuite ?

— Sous un prétexte quelconque, tu y conduiras Marguerite. Elle ira sans défiance dans cette maison, où elle restera prisonnière. Mais, sois-en sûr, je ne négligerai rien pour métamorphoser cette maison en une cage dorée. Nous laisserons s'écouler quelques jours, et madame de Pessac sera censée avoir péri par accident dans un voyage. Celui de nos hommes qui a l'habitude de ces sortes de détails rédigera en bonne forme (avec toutes les signatures et toutes les législations nécessaires) l'acte de décès qui m'est indispensable pour contracter un nouveau mariage. Que dis-tu de ce projet ?

— Je dis, répondit Roncevaux en s'efforçant de cacher l'expression d'une immense joie intérieure, je dis qu'il est très réalisable, et que je vous aiderai de mon mieux.

— A merveille ! La femme de chambre de Marguerite est-elle sûre ?

— Je l'ai choisie de ma main, elle vous est entièrement dévouée, et elle jouit d'un grand crédit auprès de sa maîtresse.

— Elle aime l'or ?

— Passionnément.

— Alors, l'appât d'un gain considérable pourra la décider à partager la prison de sa maîtresse ?

— Je n'en doute pas.

— Voilà qui va le mieux du monde. Ne manque pas de t'occuper de la petite maison.

— Soyez tranquille, capitaine, je vais m'en occuper sur-le-champ, et il est vraisemblable que, dès aujourd'hui, j'aurai terminé.

— Je te donne carte blanche ; dépense tout l'argent qu'il faudra, je veux que cette prison soit un véritable palais dans lequel, sauf la liberté, il ne manquera rien à Marguerite.

— Soyez tranquille, capitaine.

Roncevaux sortit.

Le soir, il revint et monta trouver Denis.

— Eh bien ? lui demanda ce dernier.

— Eh bien, capitaine, c'est fait.

— Tu as trouvé ?

— Oui.

— Où ?

— Dans ces vastes terrains qui avoisinent la Bastille.

— La maison est-elle bien isolée ?

— On y égorgerait vingt personnes sans que qui que ce soit pût entendre crier au secours.

— Et est-elle jolie ?

— Extérieurement, non. Mais, d'ici à trois jours, l'intérieur sera devenu un véritable bijou.

— Y a-t-il un jardin ?

— Certes !

— Vaste ?

— Immense, et rempli des plus belles fleurs.

— Enfin, quoique enfermé, on y peut vivre ?

— Je le crois bien ! Que de gens en ce monde échangeaient de grand cœur la liberté contre une prison semblable !

— Allons, c'est affaire à toi, Roncevaux ! Termine tout le plus vite possible.

— Dans trois jours, si vous le voulez, feu madame la vicomtesse de Pessac pourra venir prendre possession de son nouveau domicile.

Roncevaux, en prononçant cette phrase, appuya sur le mot *feu* avec une intention toute particulière et qui fit sourire Denis.

Il voyait approcher le moment où la réalisation de ses désirs et de ses espérances deviendrait possible. Il voulait lui-même épouser Marguerite.

X. — PAUVRE MARGUERITE

Le plan de Denis était des plus simples.

Une fois muni d'un acte de décès en bonne forme de la prétendue vicomtesse de Pessac (acte que les talents de faussaire de l'un des hommes qui se trouvaient sous ses ordres lui procuraient facilement), il irait trouver M. Loequard et Angélique. Il leur avouerait à tous deux qu'entraîné par une passion coupable, mais irrésistible, il avait pris un faux nom pour essayer de s'emparer du cœur de la jeune fille, mais que, rendu libre par la mort de sa femme, il accourrait mettre aux pieds de mademoiselle Loequard son nom véritable, son titre et sa fortune.

Evidemment, cette fois, il ne serait point repoussé par Angélique, qu'une couronne de vicomtesse devait séduire plus que toute chose au monde. Une fois le mariage célébré, une fois maître des six cent mille livres qui formaient la dot de mademoiselle Loequard, et qui, jointes à ce qu'il possédait déjà, complèteraient une somme immense, il abandonnerait Paris et la France ; il quitterait son nom d'emprunt pour revêtir un autre pseudonyme, et il irait jouir en Angleterre de tous les plaisirs d'une riche et grande existence. Rien ne s'opposerait alors à ce que Marguerite fût rendue à la liberté, et la malheureuse jeune femme, enfin éclairée sur les suites de son fatal amour, irait, si elle le voulait, retrouver son père et sa sœur au château de Kergen.

Tels étaient les projets de Denis.

Mais tels n'étaient point ceux de Roncevaux. Depuis bien longtemps, le lieutenant des ex-chevaliers du poignard nonnissait pour Marguerite une passion ardente. C'était lui dont la jalousie (peut-être l'a-t-on deviné déjà) frappait dans l'ombre tous ceux que la jeune femme paraissait distinguer.

S'il ne s'était point déclaré, c'est qu'il ne se faisait aucune illusion à l'endroit de l'amour de Marguerite pour son mari. Il savait que Marguerite, s'il osait parler, regarderait ses aveux comme des insultes et le chasserait honteusement de sa présence.